

Les Cahiers Anne Hébert

Titre: Faire face : *L'été funambule* de Louise Dupré

Auteur(s): Nathalie Watteyne, CRILCQ-Université de Sherbrooke

Revue: Cahiers Anne Hébert, numéro 16

Pages: 82 - 95

ISSN: 2292-8235

Directrices: Patricia Godbout et Nathalie Watteyne, Université de Sherbrooke

URI: <http://hdl.handle.net/11143/16178>

DOI: <https://doi.org/10.17118/11143/16178>

Faire face : *L'été funambule* de Louise Dupré

NATHALIE WATTEYNE

CRILCQ-UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE

Résumé : Louise Dupré a fait paraître une vingtaine de livres et plus de cent textes de création, mais n'a publié qu'un seul recueil de nouvelles : *L'été funambule*, chez XYZ éditeur, en 2008. Dans les 26 textes qui le composent, elle livre, non sans humour, des tranches de vie de femmes dans le mitan de la vie. À l'heure des bilans, l'une converse avec une amie, une autre rencontre un homme, apprivoise un désir, voyage ou fait le deuil d'un être cher. Les déplacements sont significatifs pour celles qui font face au vent de leur histoire. Dans « Babel heureuse » et « Le chat », il importe de tirer des leçons du passé. Dans « Le monde vidé », la mer qui a rejeté un cadavre est celle-là même qui redonne des forces pour renouer avec la vie. Des malades, dans « Le bar » et « Le dernier octobre », nous rappellent avec une belle simplicité qu'il est bon de vivre. Les jeux avec le temps révèlent quelque chose du processus de composition et font ressortir l'importance de ce recueil dans l'œuvre de Dupré.

Mots-clés : Louise Dupré, Nouvelles homogènes, Regard intime, Jeux avec le temps, Femmes et écriture.

L'écriture réparatrice

Louise Dupré a publié onze recueils de poèmes, deux romans, un récit et deux textes pour le théâtre. En vers comme en prose, elle explore le vide que laissent ceux qui nous quittent et savoure les bons moments de l'existence. Elle médite sur l'amour et l'amitié, tout comme sur les guerres qui font de nous des témoins indirects de l'Histoire.

Depuis 1975, l'année où elle a écrit avec Louise Cotnoir la pièce de théâtre *Si Cendrillon pouvait mourir!*, l'engagement de Louise Dupré pour la cause et l'écriture des femmes s'exprime tant dans les anthologies qu'elle a préparées sur les écrivaines Simone Routier (2005), Nicole Brossard (2008) et Claudine Bertrand (2011), que dans les essais individuels ou collectifs qu'elle a fait paraître aux Éditions du Remue-ménage : en 1988, *La théorie, un dimanche*, avec Louky Bersianik, Nicole Brossard, Louise Cotnoir, Gail Scott et France Théoret, et en 1989, *Stratégies du vertige, trois poètes : Nicole Brossard, Madeleine Gagnon, France Théoret*¹.

Prolifique dans différents genres littéraires, Dupré a fait paraître chez XYZ éditeur, en 1996 et en 2001, deux romans qui racontent une relation amoureuse après une expérience mélancolique de la solitude. En 2006, *Tout comme elle* parle de la relation mère-fille à travers le portrait de trois générations de femmes². Dans le récit *L'album multicolore*, chez Hélotrope en 2016, Dupré fait le deuil de sa mère. Tous ces écrits présentent des personnages de femmes, oscillant entre le mal de vivre et l'élan vers l'autre, et composant avec les blessures du passé, de la maladie ou de la mort.

Si l'auteure n'a jamais cessé d'interroger la subjectivité à partir de points de vue de femmes, dont ceux de la fille, de la mère et de la grand-mère, c'est la mémoire intime et historique qui semble l'intéresser surtout depuis la fin des années 2000³. Ses deux recueils de poèmes les plus récents ont été écrits après la visite en Pologne des camps d'extermination d'Auschwitz et de Birkenau. Le refus de l'oubli et l'obligation morale de se souvenir y sont manifestes : comment parler de la barbarie aux générations qui suivent? Un tel questionnement rejoint une détresse bien de notre époque, qui n'est pas étrangère à la plus large diffusion de *Plus haut que les flammes*

1. Il s'agit du texte remanié de sa thèse de doctorat, soutenue à l'Université de Montréal en 1987.

2. Cette œuvre a été présentée à Montréal, Québec, Ottawa et Toronto, avec une distribution de cinquante femmes formant un chœur, dans une conception et mise en scène de Brigitte Haentjens.

3. Une telle remarque appelle une nuance. Nicoletta Dolce a raison de mentionner que les images de l'horreur et des victimes de la guerre sont présentes dès le premier recueil, *La peau familière*, en 1983, où on voit défiler, par la médiation du téléviseur, les « images d'enfer de Sabra et Chatila » (Dolce, 2015 : 16-31).

et *La main hantée*, recueils parus aux éditions du Noroît, et réédités en France chez Bruno Doucey, pour lesquels l’auteure a reçu la plus haute distinction au Canada, le prix de poésie du Gouverneur général en 2011 et en 2017.

Louise Dupré n’a fait paraître qu’un recueil de nouvelles, *L’été funambule*, chez XYZ éditeur, en 2008, sorti en traduction anglaise un an plus tard⁴. Comme il s’agit là du seul ensemble d’écrits narratifs brefs, on peut se demander en quoi et de quelle façon il participe à la trajectoire de l’œuvre, l’éclaire même dans quelques-unes des 26 nouvelles qui s’y trouvent rassemblées. À ce jour, il n’y aurait pas d’études critiques de ce livre⁵. Et pourtant, on peut le situer à la croisée de deux périodes d’écriture, celle qui explore la mémoire intime et celle qui se rapporte *en même temps* à la mémoire historique moderne. Par ailleurs, ce recueil est significatif en cela que *l’ailleurs* joue un rôle structurant dans les relations qui se nouent ou se dénouent entre les êtres. Le dépaysement y apparaît comme un espace de transition. Que ce dépaysement prenne la forme de vacances à la mer ou à la campagne, de séjours à l’étranger pour le travail, ou de trajets entre Sherbrooke et Montréal, il semble contribuer à l’épanouissement du personnage féminin, qui fait face au vent de son histoire personnelle, dans l’été de sa vie. Les yeux voilés par les larmes ou grand ouverts sur la vie en disent plus long parfois que les mots, quand il s’agit de marquer le refus poli ou l’accueil patient, comme nous chercherons à le faire ressortir dans quelques-unes de ces nouvelles.

Équilibres précaires

Mais quelques mots d’abord sur le dossier de fabrication de ce recueil qui se trouve dans le Fonds Louise Dupré⁶, légué par l’auteure à l’Université de Sherbrooke en 2016, où elle a fait ses études au baccalauréat et à la maîtrise. La boîte « Nouvelles rassemblées dans *L’été funambule* » (15 cm de documents textuels) comprend des feuillets manuscrits ou tapuscrits et des notes. C’est l’auteure elle-même qui a donné des titres à chacun des dossiers. Le premier, « Nouvelles enlevées de *L’été funambule* parce qu’elles ne convenaient pas », comprend des nouvelles manuscrites ou dactylographiées : « Passante » (intitulée aussi « Chaque pas »), « Des dizaines, des centaines de fois » et « La porte fermée ». Ce texte, daté du 14 juin 2008, écrit

4. Le motif du fil tendu a été préservé dans le titre de la traduction anglaise : *High-Wire Summer*, trad. Liedewy Hawke, Toronto, Cormorant Books, 2009.

5. Quatre recensions du recueil ont paru dans *La Presse*, *Le Devoir*, *Voir* et *Ici* au printemps 2008.

6. P78 – Fonds Louise Dupré. – [1990?]-2014. – 70 cm de documents textuels.

au feutre rouge sur papier quadrillé comporte à la fin un ajout significatif⁷. Le deuxième dossier, modestement intitulé « Tentative de classement de *L'été funambule* », comporte dix feuillets manuscrits à l'encre bleue ou noire sur papier quadrillé de 8 1/2 par 11 pouces. Ce dossier nous intéresse tout particulièrement, parce qu'on y trouve des plans et brouillons qui témoignent d'un travail patient d'organisation en amont de la publication. Le dossier « Dernière relecture avant la publication de *L'été funambule* » contient des dactylographies des nouvelles, légèrement annotées. À ces dossiers s'ajoutent deux « cahiers spirale – tapuscrits annotés de *L'été funambule* ». Le premier cahier comporte une note de l'auteure : « Je crois que les commentaires sont d'André Vanasse, l'éditeur/LD ». Le second est aussi assorti d'une note manuscrite : « Je crois que les commentaires sont de Sylvie Massicotte. » Cette dernière lui suggère de déplacer « Des dizaines, des centaines de fois », que Louise Dupré choisira plutôt de retirer. Massicotte s'interroge en outre sur la pertinence du liminaire d'une page présentant la démarche de l'auteure, et ce texte ne figurera pas dans la version publiée. La nouvelle « Funambule », parue en revue en 2002, est déplacée tout au long des « tentatives de classement » (elle figurait dans le troisième, puis dans la première section du recueil), avant d'être placée en position liminaire. Mais ce texte a moins alors la fonction d'un avant-propos que d'une mise en abyme, avec la représentation d'une femme devant son ordinateur : c'est bien l'auteure de *L'été funambule* qui envisage d'écrire les tranches de vie qu'on va lire.

7. À l'encre noire, l'auteure rend compte de l'émoi de touristes à Munich face aux dessous de l'histoire que vient de leur révéler la guide : « nous avons tous oublié de lui donner un pourboire ». Voir cette nouvelle parue en 2009 dans *Voix et images*.

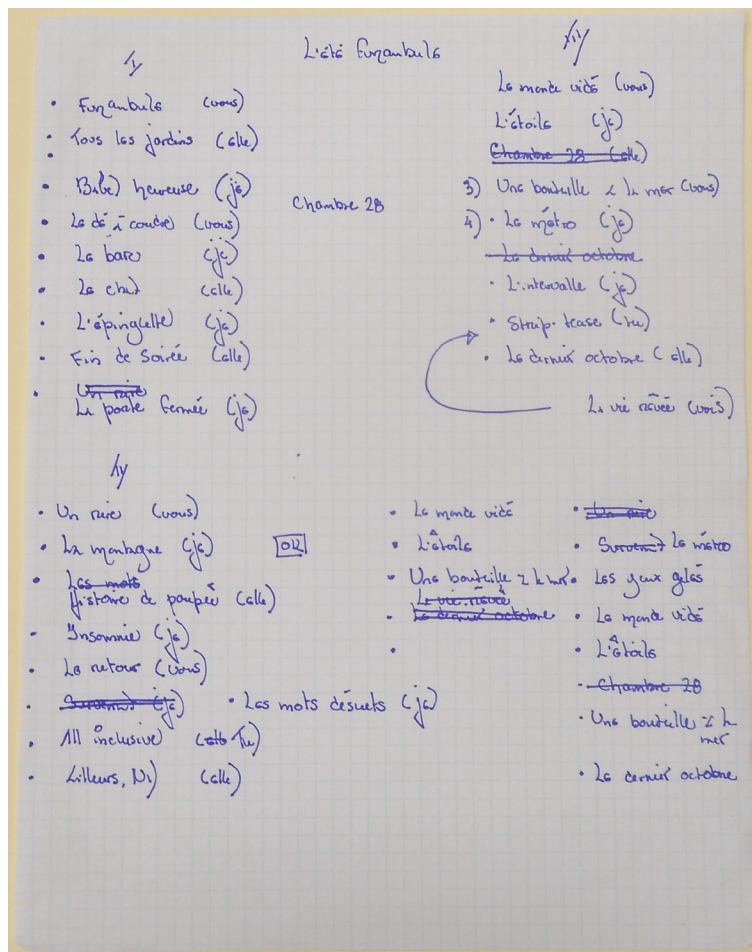


Figure 7 : Page manuscrite de *L'été funambule*, tentative de classement, Fonds Louise Dupré (P78), Université de Sherbrooke.

Crédit photo : Philippe Ménard, 2019.

Les trois sections du recueil présentent sensiblement le même nombre de textes (9, 9 et 7). L'ordre qui semble recherché dans chaque section est un équilibre entre les textes écrits au « je », au « elle » ou au « on » et au « vous ». Chaque section présente des textes portant sur un deuil et un recommencement. Les références à des œuvres littéraires modernes ou contemporaines y jouent un rôle prépondérant, comme en font foi les renvois intertextuels aux œuvres de Marguerite Duras et de Paul Auster, ainsi que le titre « Survenant », en guise d'hommage au roman de Germaine Guèvremont. Si les trois sections présentent toutes des nouvelles où le personnage a un passé qui interfère avec le présent, le sens du recueil est orienté vers le temps de l'écriture, qui est celui du recul et de la maturité. Dans la troisième section, l'auteure délaisse plus souvent l'histoire racontée au profit d'une prose méditative qui invite à profiter de la vie, de l'amour et de l'amitié. Cela semble le principal enjeu du recueil.

Passé trouble et miroir déformant

Ce n'est pas un hasard si la toile du peintre expressionniste Ernst Ludwig Kirchner, *Femme devant un miroir* (1912), illustre la page couverture et que des détails de la peinture sont reproduits sur les pages de garde du volume. Dans ce recueil où le regard d'une femme se transforme, le choix de l'asymétrie est judicieux. Qui plus est, l'année 1912 correspond au triomphe des avant-garde artistiques en Europe, quand tous les espoirs semblaient permis, deux ans avant le début de la Première Guerre mondiale. Comme c'est le cas ici des jeunes filles avant d'avoir fait l'expérience du monde...

Le regard de l'auteure, presque cent ans plus tard, appartient au temps postmoderne de la fin des idéaux, avec l'inévitable corollaire des illusions perdues. Mais que peut-on faire d'autre, lorsqu'on a cessé de croire aux grands récits, que de chercher une vérité intime, avec, pour seul ancrage possible, le présent?

L'intensité expressive de cette toile de Kirchner, un Allemand qui s'est suicidé en 1938 après que le régime nazi a détruit une grande partie de sa production, réside dans le portrait énigmatique d'une femme assise à sa coiffeuse et que l'on voit de dos. Alors que cette femme lisse son cou et sa chevelure, l'image que renvoie le miroir est différente : ses bras sont ramenés vers la poitrine et sa main gauche semble plutôt caresser une joue.

Dédiées aux membres de sa famille et s'ouvrant sur une citation extraite du récit de voyage *Au pays des mers* de Sylvie Massicotte, comme Dupré originaire de l'Estrie, les nouvelles de *L'été funambule* sont réparties en trois sections homogènes. Ces vingt-cinq nouvelles sont précédés du texte « Pas à pas⁸ », qui représente l'écrivaine devant la page blanche dans une sorte de mise en abyme de ce qui va suivre.

Dans ce texte, la narratrice qui parle au « vous » doit écrire un texte qu'on lui a commandé, mais l'écran de l'ordinateur reste « vide et gris » (Dupré, 2008 : 15). C'est qu'on lui a demandé de parler de sa vie. Elle pourrait être, se dit-elle, une aventurière, à l'image d'un de ses personnages de roman – Anne Martin, de *La Voie lactée*, y fait une brève apparition – ou raconter un de ses voyages, mais ce n'est ni l'aventure ni l'exotisme qui est recherché : « Vous vous voyez comme une funambule qui traverse lentement la piste sur son fil en essayant de se concentrer. » (17) Elle sait que la tâche requiert une grande attention et qu'elle devra maintenir un équilibre :

8. Nouvelle intitulée « Funambule » jusqu'à ce que l'auteure lui confère une position inaugurale dans le recueil.

« Personne n'est là cependant pour vous applaudir. C'est dans la solitude que vous avancez. » (17) Mais comme il s'agit d'un texte qu'elle a promis d'écrire et qu'elle est une femme de parole, elle accepte d'avancer ainsi, « Pas à pas ». Voilà donc l'« Ouverture », qui se referme de la façon suivante : « Alors aussi bien commencer. » (17)

Les nouvelles qui suivent, toutes écrites ou publiées entre 1990 et 2007, racontent ses déplacements à Montréal, au Québec, en Europe, en Afrique et au Moyen Orient. Grave ou amusé, le regard que porte sur la vie une femme dans la cinquantaine nous est communiqué en même temps que ses hésitations et réserves. Quand elle n'est pas en visite ou en voyage, elle converse avec des amies, écrit, lit ou fait lire des œuvres à sa mère, comme c'est le cas dans « La vie rêvée », où celle-ci dévore la *Recherche du temps perdu* de Proust, *Don Quichotte* de Cervantès, *Kamouraska* d'Anne Hébert. Parce que les vies audacieuses font rêver cette femme qui n'a guère voyagé, sa fille lui achète des biographies de Gabrielle Roy, Marguerite Duras, Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir.

Certains indices, telle la distance qui sépare les villes, nous aident à mesurer des trajets : entre Sherbrooke, où l'auteure est née et a grandi, et où vit sa mère, ville qui est présentée comme le lieu des premières aspirations et du réconfort, et Montréal, lieu des apprentissages ultérieurs et des amours de la maturité. D'autres lieux, plus exotiques comme le Maroc et Israël, ou plus près de nous la campagne québécoise, constituent des espaces de transition où l'on est revenu de l'émerveillement autant que de la désillusion, et où l'on médite sur le temps qui passe et le moment présent.

La nouvelle de la première section du recueil, « Babel heureuse⁹ », s'ouvre sur l'évocation d'un ennui¹⁰, ressenti chaque été qui ramenait invariablement les mêmes activités. Mais la jeune fille qui se rend à l'Expo, le 11 septembre 1967, sent à un je-ne-sais-quoi de nouveau dans l'air que les choses ont changé. L'attrait que représente l'exposition universelle de Montréal servira d'éveil pour la protagoniste, après les deux heures de route avec son amie Luce pour se retrouver dans la « grande ville ». Ensemble, elles pourront visiter les pavillons aux « décors exotiques » comme ceux de la France ou du Japon. Une rencontre aussi intense avec l'altérité se produit, tel un songe, sur le mode du conditionnel présent, dans l'esprit candide de la jeune fille qui se trouve, pour la première fois, sans ses parents, dans la métropole : « ce

9. Louise Dupré publie pour la première fois ce texte en 2007 dans le catalogue d'une exposition sur le thème d'Expo 67. La même année, elle entreprend de rassembler ses nouvelles, ce qui fait de « Babel heureuse » la nouvelle la plus récente du recueil.

10. Sur une dactylographie, l'été est qualifié de « prévisible », puis d'« ennuyeux », avant de devenir tout simplement un « ennui », comme on peut en éprouver lorsqu'on est jeune et désœuvré.

serait un été de découvertes », « on deviendrait des adolescentes qui ont voyagé », on « mangerait de la nourriture étrange » (21). Cette ouverture au monde est vécue par les deux amies comme une libération : « On pouvait vivre différemment, s'habiller différemment, aimer sans peur, sans regrets. Rien ne serait plus pareil. » (22)

Dans le Québec d'après la Révolution tranquille, l'aventure est exaltante. Aimer, voyager, écrire, tout devient possible. Le texte, écrit quarante ans après l'Expo, se termine ironiquement sur les vœux d'anniversaire, chantés à l'amie Luce dans plusieurs langues : « Le 11 septembre, ce symbole¹¹, désormais, des plus grands espoirs » (24) Une telle chute fait ressortir le décalage entre le désir éperdu de liberté et l'idéal révolu, inhérent au nouveau temps « nouveau » de l'après 11 septembre. S'est installé un jeu de temporalité spécifique au recueil entre la jeune personne optimiste qui visitait l'exposition universelle de Montréal en 1967, un 11 septembre, et celle qui a vu en boucle à la télévision l'effondrement des tours jumelles, trente-quatre ans plus tard, jour pour jour. Ce décalage entre les points de vue sert la nostalgie de l'auteure, témoin du désenchantement du monde, qui se souvient de la promesse de jours meilleurs.

Ailleurs, l'humour tempérera l'échec sentimental et le chagrin que crée le sentiment de l'inexistence. « Les yeux givrés¹² » convoque pour ce faire le spectre de François Paradis qui brave la neige pour rejoindre sa Maria Chapdelaine, quand la protagoniste de la nouvelle, après une rupture amoureuse, se perd dans le dédale des rues, pourtant familières, de Montréal, un soir de tempête. La chute de la nouvelle suggère que l'errance est nécessaire à la reconstruction identitaire : « Ses yeux givrés n'arrivent plus à distinguer le nom des rues. Peut-être a-t-elle commencé à se perdre. » (27) Une telle fin ouverte sur la perte de repères est récurrente dans le recueil : le trouble occasionné dans des endroits où l'on se perd permet de dire la blessure qui appelle une réparation, dans un temps propice aux nouvelles rencontres. Le brouillage spatio-temporel et une patiente rêverie solitaire permettront d'y consentir, dans d'autres nouvelles, telles que « Histoire de poupée », « Ailleurs, New York » et « Tous les jardins, tous les parcs », dans lesquelles s'expriment la peur et le plaisir qu'inspire la rencontre amoureuse.

11. Dans la version soumise à l'éditeur, « ce symbole » est ajouté après la date.

12. Intitulée plus abstraitement « Les yeux gelés » en 1992, la nouvelle, par son nouveau titre, joue sur les deux sens du mot, soit celui d'une effervescence, ainsi que d'une fixité du regard. Dans un état antérieur, « Les yeux gelés » renvoyaient au regard fou de l'homme, avant de se rapporter aux yeux de la protagoniste qui n'a d'autre expédient alors que cette fermeture du regard.

Si Louise Dupré pratique un humour discret, elle ne prend pas à la légère les maladies et les disparitions tragiques, qui la sidèrent, par exemple dans la nouvelle « Le bar¹³ ». La protagoniste est venue donner une conférence dans une ville à l'autre bout du monde, où réside son amie Olga. L'éloignement est propice aux confidences. Olga décrit le mal qui afflige Helen, une autre amie, atteinte du cancer. Et la narratrice raconte à son tour « des choses qu'[elle] n'avoue[rait] jamais à ses proches » (33). Après avoir médité sur les souffrances de cette femme et l'importance de savourer le présent, la narratrice dirige son regard vers le fils d'Helen, lui aussi au bar, et épie ses gestes. Le jeune homme cherche à séduire et à s'amuser, tandis que sa mère agonise, mais la narratrice n'en éprouve pas moins de l'empathie pour lui : la souffrance le rattrapera bien assez vite.

« Survenant » s'ouvre sur le monde de M^{me} Robitaille, femme vieillissante et malade, qui doit surmonter le choc de l'assassinat d'une jeune fille dans son village, laquelle a accepté un rendez-vous avec un inconnu sur Internet. Le survenant, toutefois, n'est certes pas celui auquel on pourrait penser après avoir lu le roman de Germaine Guèvremont, ni le meurtrier. Il s'agit d'un chat que nourrit la narratrice, venue à la campagne avec son conjoint Mark pour y traduire un texte. L'animal errant sera emporté à Montréal, où il contribuera à apaiser, autant que faire se peut, leur choc émotionnel.

Même avec les frayeurs qu'inspire la violence, même avec le chagrin que laissent ceux qui partent, qu'il s'agisse d'une inconnue, d'un frère ou d'un père¹⁴, c'est avec retenue, toujours, que Louise Dupré évoque la mort. C'est dans un silence digne, à la mesure de la gravité de l'événement, que la narratrice compose avec ses disparus, que ceux-ci aient combattu une maladie physique comme le cancer, ou une maladie mentale ayant mené à un suicide.

Si la plage dans le sud est un lieu récurrent dans le recueil, c'est parce que la mer offre un moment de détente propice au détachement. La contemplation de l'eau, symbole de vie mais de mort aussi, permet de braver ses peurs. Dans les textes où elle se trouve évoquée, la mer présente des vertus curatives, y compris là où le règne de la consommation conforte les êtres dans la médiocrité. D'emblée, la narratrice de

13. Comme le suggère l'intitulé de la nouvelle sur une dactylographie : « Inventer une vie », la visée ici est de rendre une conversation entre deux femmes, qui sera perturbée par le comportement déconcertant d'un jeune homme dont on n'apprendra rien qui ne soit révélé par le regard.

14. L'auteure recentre la focalisation sur la narratrice adulte et sur l'expression du deuil, par exemple celui du père, dans la nouvelle « La petite fille », parue en revue à l'été 1999, qui devient « Funérailles » dans le recueil.

la nouvelle « Le monde vidé » n'hésite pas à affirmer : « Il ne vous restera rien de votre séjour, sinon un bronzage doré et quelques colifichets que vous aurez achetés pour ne pas rentrer les mains vides » (47). Aucune forme d'hédonisme ne saurait dissiper son malaise. La mer, présentée comme une « usine immense » (48), est contaminée par l'industrie du tourisme. Mais il n'en reste pas moins le mouvement des vagues et des marées pour bercer la mélancolie de celle qui, tous les ans, descend au même hôtel et loue la même chambre avec balcon et vue sur la mer, pour tenter d'y faire le deuil d'un amant de jeunesse, un prénommé Bernard, qui, tout comme son frère, s'est suicidé. Mais cette fois, la narratrice décide que son séjour à cet hôtel sera le dernier. Et elle accepte l'invitation d'un autre Bernard, qu'elle ira rejoindre à Casablanca.

Quand la narratrice revient sur ses pas, non pour faire un deuil mais pour tenter de rattraper le bonheur d'antan, cela est de triste augure. Ainsi en va-t-il dans un autre texte où elle renoue avec un homme qu'elle a aimé, et qu'elle a quitté en n'apportant que le chat qu'il lui avait offert pour son anniversaire. Après la rupture avec cet homme, la narratrice mène une « vie de femme qui essaie d'oublier » (97). Quand elle songe à son ancien amant, le chat se pelotonne contre elle. Un été, elle croise cet homme, accepte de dîner avec lui au restaurant, puis l'invite à passer la nuit. Elle qui ne veut pas retourner dans la maison où ils ont vécu ensemble, pour n'avoir « aucun rappel du passé » (98), doit composer avec le pire des signes. Lorsque le couple emprunte le petit escalier qui mène à sa maison, elle fait face au dernier vestige de leur vie en commun : le chat « déjà raide, déjà froid » (99). Ironie de la situation, cet animal, qu'elle avait choisi « épouvantablement laid » (96), afin qu'il puisse lui aussi être adopté, meurt le jour où elle n'a pas su préserver une distance avec l'homme du passé. La nouvelle évoque ainsi le passage du temps à travers le point de vue d'une femme qui n'a d'autre choix que de cheminer.

Dans « Une bouteille à la mer », qu'on peut décrypter comme un message adressé à la « mère », la narratrice tente d'appriivoiser sa séparation d'avec cette femme qui a vieilli en restant muette sur sa vie personnelle. Si sa mère lui a appris à apprécier la musique et la peinture, elle n'en est pas moins restée avare de mots : « Vous avez fait le deuil de sa parole » (139-140), confie-t-elle, avant de se demander si elle a choisi l'écriture pour dialoguer avec d'autres femmes, inconnues, qui comme elle auraient souhaité pouvoir communiquer avec leur mère. Le privilège de la parole provoquerait peut-être le miracle d'une autre filiation. Tel est du moins l'espoir de la narratrice, formulé non pas au conditionnel, mais comme une perspective d'avenir à laquelle elle

tient toujours : « Vous aurez trouvé les mots qu'elle n'avait pas appris à prononcer, son cœur recommencera à battre dans sa poitrine, elle prendra sa plume, noircira des pages et des pages, mais vous ne le saurez sans doute jamais puisque jamais vous ne la connaîtrez. » (140) Bien que l'on ne puisse profiter d'un tel échange dans la vie matérielle, la foi en l'écriture n'en reste pas moins affirmée et préservée ici.

Dans « La broche », une nouvelle dédiée au cinéaste monteur Werner Nold, l'ironie de l'auteure et l'empathie de la narratrice sont deux tonalités qui s'offrent en contre-point. Lorsque cette dernière voit son amie Marie-Claude arborer la broche qu'on lui a dérobée, elle ne dit rien, et laisse cette femme énumérer naïvement les mérites de son gendre Dave qui lui a offert ce bijou à la Fête des Mères. Apprenant de surcroît que la fille de Marie-Claude est enceinte, la narratrice ajoute à la fin de la nouvelle : « Je t'invite, Marie-Claude, je tiens à t'inviter. » (135) Toute vérité n'étant pas bonne à dire, la narratrice choisit de ne rien révéler à son amie, qu'elle souhaite de telle sorte protéger. En réglant l'addition, elle est deux fois perdante, mais elle se sait moins démunie que son amie.

C'est sur l'amour de l'art, l'amitié loyale et la fragilité des êtres que se conclut le recueil. La dernière nouvelle, d'abord intitulée « Sans espoir », devient « Le dernier octobre » sur le manuscrit. Cette nouvelle raconte la visite de la narratrice à son mentor, retourné vivre dans sa « ville natale » (144) en Europe après sa retraite, pour y effectuer des recherches. Ce vieux professeur était dans la cinquantaine au moment où il lui a transmis l'amour du métier, notamment en visitant avec elle des « églises historiques », dont à la demande de la jeune femme une « synagogue » (145). L'été, ici, est la saison de la visite des monuments. Nous sommes en automne, bien des années plus tard, et cet homme est atteint d'une maladie mortelle. Durant la promenade qu'ils font ensemble, la narratrice appréhende le moment où elle devra lui dire au revoir pour la dernière fois. Si une telle pensée l'assaille, c'est bien sûr parce que cet homme est un vieil ami pour lequel elle éprouve de la gratitude. Mais c'est aussi parce qu'elle fait l'expérience, à l'heure des bilans, de la brièveté de l'existence. En témoigne, à la fin du texte, un ajout manuscrit de l'auteure : « Devant elle se dessinera peu à peu le visage d'une femme qui, un jour, recevra pour la dernière fois une ancienne étudiante. » (147)

Attentive aux gestes de l'ami ou de l'amoureux, Louise Dupré départage le vrai du faux à même certains signaux que lui envoie le corps, avec ses larmes et sa sensualité réservée. Elle se montre sensible à la finitude aussi bien qu'à la délicatesse des relations humaines dans ces vingt-six tableaux de commencements et de recommen-

cements, où l'on distingue un passé ancien, mêlé par le rêve, sur lequel s'est superposé un autre passé, qui renvoie au temps des blessures et de la désillusion, et un présent, qui est le temps du rétablissement, et qui, en été, annonce le rebondissement. Les réécritures favorisent un recadrage. L'auteure soigne la structure du recueil par un travail de réglage et d'homogénéisation qui tient à l'alternance des nouvelles et des points de vue dans chaque section.

Le dossier génétique de *L'été funambule* qui ne semblait révéler à première vue que des réécritures mineures par rapport aux textes parus dans les périodiques et les collectifs, offre de précieux éclairages. Les reformulations vont dans le sens d'une simplification ou servent à estomper certains traits de ressemblance trop criants avec la réalité. Les changements de titres et les retouches apportées à l'étape de la mise en ordre permettent de recentrer la focalisation sur le présent de l'expérience. Le travail le plus important survient évidemment durant le processus de composition, mais la lecture du tapuscrit par des tiers écrivains, de même que de la « Dernière relecture avant la publication de *L'été funambule* » ne sont pas à négliger, puisque cela aura donné lieu au retrait du « liminaire » au profit de la nouvelle qui fait ressortir le travail de l'écrivaine, « Pas à pas », telle une funambule. Ce texte, plusieurs fois déplacé, trouve sa place définitive en surplombant les autres nouvelles.

Trois textes ont été retirés, parce qu'ils ne correspondaient pas à la tonalité de l'ensemble : il s'agit de « Liminaire », « Des dizaines, des centaines de fois » et « La porte fermée ». Ce dernier, écrit en 2008, paraîtra un an plus tard dans le numéro de *Voix et images* consacré à Dupré. Le retrait de cette nouvelle, rédigée au moment de la composition de *L'été funambule*, nous renseigne sur ce qui commence à poindre dans l'œuvre : le devoir de mémoire, qui convoque les bourreaux et les victimes de la Deuxième Guerre mondiale.

Tout en s'étonnant du comportement destructeur et violent de l'être humain, l'écriture cherche les voies d'un apaisement dans une prose tendrement ironique par rapport à l'innocence que l'on perd trop vite et douloureusement lucide face à la folie qui guette souvent. Les ombres des morts continueront à hanter ses personnages ultérieurs, aussi bien les chers disparus que les victimes des génocides. Le choix de la toile de Kirchner pour illustrer le livre, ainsi que celui de retirer la nouvelle qui place la narratrice devant « la porte fermée » de la salle qui a servi de bureau à Hitler au moment où il a signé les accords de Munich, annonce, en quelque sorte, ce qui va suivre. Cette porte, à laquelle se heurte un groupe de touristes muets, s'ouvrira bientôt dans l'œuvre pour inaugurer le cycle de la double mémoire, intime et historique.

Bibliographie

- BERTRAND, Claudine (2011), *Rouge assoiffée*, anthologie présentée et préparée par Louise Dupré, Montréal, Typo.
- BROSSARD, Nicole (2008), *D'aube et civilisation*, anthologie préparée par Louise Dupré, Montréal, Typo.
- DOLCE, Nicoletta (2015), « Plus haut que les flammes. "Ton poème a surgi de l'enfer" », *Nouvelles Études Francophones*, n° 1 : 16-31.
- DUPRÉ, Louise (1983), *La peau familière*, Montréal, Éditions du Remue-ménage.
- DUPRÉ, Louise (1988), *La théorie, un dimanche*, avec Louky Bersianik, Nicole Brossard, Louise Cotnoir, Gail Scott et France Théoret, Montréal, Éditions du Remue-ménage.
- DUPRÉ, Louise (1989), *Stratégies du vertige, trois poètes : Nicole Brossard, Madeleine Gagnon, France Théoret*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, coll. « Itinéraires féministes ».
- DUPRÉ, Louise (1996), *La memoria*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels ». Réédité en format de poche à Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels poche », 1997. Publié à Bruxelles (Belgique), La Renaissance du livre, 2002.
- DUPRÉ, Louise (2001), *La Voie lactée*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels ». Réédité en format de poche à Montréal, Bibliothèque québécoise, 2010.
- DUPRÉ, Louise (2008), *L'été funambule : nouvelles*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels ».
- DUPRÉ, Louise (2009), *High-Wire Summer*, trad. Liedewy Hawke, Toronto, Cormorant Books.
- DUPRÉ, Louise (2009), « La porte fermée », nouvelle inédite, *Voix et images*, dossier « Louise Dupré », n° 101, hiver, p. 25-27.
- DUPRÉ, Louise (2010), *Plus haut que les flammes*, Montréal, Éditions du Noroît. Publié à Paris, Éditions Bruno Doucey, 2015.
- DUPRÉ, Louise (2014), *L'album multicolore*, Montréal, Hélioïtrope. Réédité en format de poche, 2016.
- DUPRÉ, Louise (2016), *La main hantée*, Montréal, Éditions du Noroît. Publié à Paris, Éditions Bruno Doucey, 2018.
- FONDS LOUISE DUPRÉ (P78), Service des bibliothèques et archives, Université de Sherbrooke.
- ROUTIER, Simone (2005), *Comment vient l'amour, et autres poèmes*, présentation et choix de poèmes par Louise Dupré, Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Five o'clock ».